

HUSSERL ENTRE BRENTANO ET BOLZANO: JUGEMENT ET PROPOSITION

JOCELYN BENOIST

Université de Paris-I
U.F.R. de Philosophie
17, rue de la Sorbonne
75231 PARIS Cédex 05
FRANCE

jocelyn.benoist@wanadoo.fr

Il est bien connu que, dans la V^e Recherche Logique, Husserl critique la théorie brentanienne du jugement. Son problème est de définir le “porteur” de vérité auquel le jugement donne une valeur de vérité. Un tel projet le conduit très près du propositionalisme bolzanien. Alors la théorie phénoménologique du jugement apparaît comme une sorte de compromis entre la psychologie brentanienne de l’acte et un point de vue purement sémantique hérité de Bolzano. La question demeure de savoir si une telle conciliation est possible sans un tournant transcendantal.

Un des aspects les plus remarquables des *Recherches Logiques* de Husserl nous paraît être la transformation qu’elles font subir à la théorie traditionnelle du jugement. Pour que la phénoménologie devienne possible, s’arrachant à son psychologisme premier, il faut que, du jugement comme acte, tel que la logique traditionnelle et aussi en un sens Brentano pouvaient l’avoir en vue, on soit passé à la *proposition*, comme porteur objectif, et indépendant des actes cognitifs du sujet, de la vérité. C’est à la conquête de ce plan sémantique du *truth-bearer*, telle qu’elle est à l’œuvre dans la *Recherche V*, dans la rupture première avec Brentano, que nous voudrions consacrer ici notre étude. Or notre thèse sera ici que cette mutation, condition même de la phénoménologie,

n'aura été possible que par ce qu'on pourrait nommer un tournant bolzanien inaugural de cette même phénoménologie, bien que, comme l'avouera Husserl en 1913, le sens même de la phénoménologie soit resté complètement inconnu à Bolzano¹ et que les deux pensées soient assez largement incompatibles pour des raisons sur lesquelles nous allons revenir.

Que la question pour Husserl soit bien centralement, à l'époque des *Recherches* (1900-1913), celle de la requalification du jugement comme proposition, un passage du cours de 1906-1907 sur la théorie de la connaissance le dit avec la plus grande clarté: "la proposition n'est rien d'autre que le sens spécifique du jugement, abstraction faite du moment de la prise de position" (Husserl (1998), § 49c, p. 363). Ce qui est isolé à ce niveau, dans un mouvement assez comparable à celui accompli par Frege dans le texte plus tardif (1918-1919) "La pensée" (*der Gedanke*), c'est le moment porteur de vérité, qui constitue le fond de tout jugement, et son "sens" en tant précisément qu'un jugement s'exprime dans cette classe d'énoncés qui ont pour propriété d'être nécessairement vrais ou faux.

Or ce sens du caractère propositionnel du jugement vient clairement de Bolzano et passe, aux yeux de Husserl, par une appropriation du concept bolzanien de "proposition en soi", qui constitue la base même de la *Wissenschaftslehre*. Husserl marquera cette filiation dans le cours de 1908 sur la théorie de la signification:

Quelle est cette unité idéale que nous appelons la signification de la proposition qui énonce "le triangle etc.". Nous pouvons bien dire aussi pour cela: le jugement. Mais le jugement ne veut pas dire l'acte

¹ Cf. l'importante note du § 94 des *Idées directrices pour une phénoménologie*, tr. fr. Paul Ricœur, Paris, Gallimard, ((1950), p. 327), sur laquelle nous reviendrons pour conclure, ainsi que la remarque, pas seulement polémique (on aurait tort d'y voir une simple revendication de propriété), de l'esquisse de Préface aux *Recherches* de 1913, § 9.

contingent de jugement, mais précisément un jugement *in specie*, l'essence générale qui s'individue dans tous les actes de jugement de ce même contenu [...]

Avec cela, semble-t-il, nous pouvons satisfaire à toutes les exigences que Bolzano a élevées avec ses conceptions fondamentales de “proposition en soi” par différence avec la proposition pensée, saisie dans des mots, accomplie dans le représenter et le juger actuel (Husserl (1995), § 8a, p. 56).

Nous laisserons ici de côté la référence à des “essences” qui s'instancieraient, tout à fait étrangère à la philosophie de Bolzano², et dont on a pu montrer qu'elle relevait d'une interprétation de la pensée bolzanienne complètement réorientée par la lecture de Lotze et de sa version de la théorie des Idées platonicienne (cf. Beyer (1996), ch. 3). Du reste Husserl, suite à la distinction entre dimension noétique et dimension noématique de la signification introduite justement dans ce cours, sera conduit à opposer “idée du jugement” (*Urteilsidee*) et proposition (*Satz*), l'espèce phénoménologique du signifier et la teneur objective du sens³.

Nous retiendrons simplement pour le moment cette identification de la face objective du jugement (sa teneur de sens indépendante des conditions du juger et de l'énoncer, et même de son effectuation) à la “proposition en soi” bolzanienne. Elle constitue la pierre angulaire de la théorie du jugement husserlienne telle qu'elle est en place très tôt (de façon contemporaine de l'invention même de la phénoménologie, dans la première édition des *Recherches*), et, on peut le penser, elle conditionne très largement sa critique de la théorie brentanienne du jugement (*V^e Recherche Logique*), constituant ainsi le

² Ce que Husserl du reste reconnaît dans le passage cité de l'esquisse de Préface de 1913 aux *Recherches*. Sur cette différence, voir Mark Textor : “Bolzano et Husserl sur l'analyticité”, à paraître dans *Les Etudes philosophiques*, Paris.

³ Cf. aussi *Husserliana* XXX (Husserl (1996), § 10a).

levier d'une prise de distance par rapport au maître que nous avons pu analyser ailleurs (cf. Benoist (1998a)).

Husserl soulignera dans le cours de 1906-1907 la rupture que représente Bolzano de ce point de vue: "la plupart des logiciens n'ont jamais tiré au clair la différence, établie en premier par Bolzano, entre proposition et jugement, concept et représentation subjective, entre signification idéale et vécu subjectif du signifier"⁴ (Husserl (1998), § 30c, p. 189). La conséquence, à ses yeux, en est claire: ces logiciens demeurent par là même incapables d'accéder à l'idée d'une véritable apophantique en tant que doctrine du niveau propositionnel de la connaissance.

La critique anti-psychologiste paraît ici très proche de celle de Frege. Pourtant, elle débouche sur une théorie de la signification beaucoup plus développée que la sienne et aussi à un point de vue beaucoup plus explicitement propositionnaliste. A ce titre encore, la véritable référence, c'est Bolzano – dans cette relative absence de communication de la tradition bolzanienne et de la réforme logique frégréenne qui constitue une des énigmes de l'histoire de la logique au siècle dernier.

Nous nous proposerons donc en un premier temps d'examiner la doctrine bolzanienne de la proposition dans sa différenciation d'avec le jugement, afin de mieux comprendre l'enjeu de ce déplacement et de voir si Husserl peut à juste titre ou non en revendiquer l'héritage.

On remarquera que la distinction husserlienne est empruntée à un certain état de la pensée de Bolzano, celui de la *Wissenschaftslehre* de 1837. En effet, si on revient à un premier état de la pensée de Bolzano (celui par exemple des *Beiträge zu einer begründeteren Darstellung der Mathematik* de 1810), on n'y trouvera pas cette opposition entre

⁴ Cf. Aussi *Husserliana* XXX, § 10a, p. 43.

jugement et proposition, tout au moins pas en ce sens-là. La priorité est encore donnée au jugement, en un sens très classique. Dans un passage sur les jugements analytiques qui retiendra toute l'attention des historiens de cette question chez Bolzano (l'écart paraît considérable avec le texte de 1837⁵), le philosophe pragois affirme que ceux-ci “ne méritent pas même le nom de *jugements*, mais seulement celui de *propositions*” (Bolzano (1810), II, § 18, p. 81). La raison donnée est que ces pseudo-jugements “ne nous apprennent quelque chose de nouveau qu'en tant que propositions, c'est-à-dire seulement en tant qu'ils sont verbalement (*in Worten*) exprimés, et non pas en tant que jugements”. Ce qu'on peut apprendre de nouveau par eux ne concerne ni les concepts ni les choses en soi, mais tout au plus les désignations (*Bezeichnungen*). Leur rôle dès lors est au maximum mnémonique, tel celui des propositions appelées par Bolzano “arbitraires” (*willkürlich*), qu'on pourrait aussi dire stipulatoires, ou définitionnelles, au sens d'une définition *de nomine*, et non *de re*⁶. On remarquera que Bolzano rapproche ici dangereusement la problématique de l'analyticité de celle de la définition, ce qui est inexact même chez Kant⁷. Il fait pourtant aussi usage de la notion kantienne de l'analyticité, considérée par lui comme courante, en soulignant que des jugements analytiques ne peuvent être des principes, puisque leur vérité n'est pas connue en

⁵ Même si, en 1837, la position *de fond* n'aura en un sens pas vraiment changé: il est bien vrai que les principes (*Grundsätze*) ne peuvent être analytiques. Mais l'analyse du rapport entre jugement et proposition aura bien changé, avec l'introduction du concept de “proposition en soi”, ainsi que l'interprétation de ce qui rend les propositions analytiques, et l'appréciation de leur portée gnoséologique.

⁶ Plus haut, II, § 6, p. 50 et § 8, p. 56, Bolzano a défini les propositions arbitraires comme celles où on attribue à un certain concept un signe qui lui est propre.

⁷ Puisque Kant distingue précisément définitions analytiques et définitions synthétiques ((1989), pp. 150-152). Là-dessus, voir les bons développements de Joëlle Proust ((1986), section I, ch. IV).

vertu d'eux-mêmes (en tant que jugements), mais d'une explication (*Erklärung*) de leur sujet logique.

Toute cette face de l'analyse est évidemment appelée à être remise en question par l'introduction, dans la *Wissenschaftslehre*, d'un nouveau concept de l'analyticité, fondée sur la possibilité indéfinie de substitutions. C'est là chose bien connue. Mais nous nous arrêterons ici à l'autre aspect du problème soulevé par cet exposé: on remarquera qu'ici Bolzano fait encore usage d'un concept très traditionnel du jugement et de la proposition. Le passage de l'un à l'autre semble manifestement tenir dans la simple extériorisation linguistique. On retrouverait ici les définitions proposées par Wolff, pour qui l'opposition du jugement à la proposition est celle de l'*actus mentis*, qui unit ou sépare, à l'*enunciatio*, qui signifie le même jugement à autrui ou le rappelle à soi⁸. La distance se creuse alors de la nature mentale – et par là-même signifiante – du jugement à la pure extériorité de la proposition, qui est pure verbalisation, et ne peut en elle-même rajouter ou créer aucun contenu. C'est encore de ce point de vue que le jeune Bolzano peut considérer que l'analyticité ne concerne et qualifie le jugement qu'au niveau de la proposition.

Corrélativement, au § 14 de la seconde partie des *Beiträge*, Bolzano continue de traiter le jugement comme une prestation (*Verrichtung*) de notre esprit. Il met simplement en avant le caractère *simple et indéfinissable* d'un tel acte, à l'encontre des tentatives classiques de définition (qui font par exemple du jugement une liaison de représentations). Il restera quelque chose de ce thème de l'indéfinissabilité dans la pensée de la maturité.

Dans la *Wissenschaftslehre*, le jugement est en effet encore présenté comme un indéfinissable.

Au § 34, Bolzano avance une thèse importante: celle du caractère judiciaire de toute connaissance. Il renvoie alors à l'usage

⁸ Cf. Wolff, *Logica*, §§ 39 et 41.

commun, naturel, du mot “jugement”. Il caractérise aussi le juger (*das Urteilen*) comme la composante commune des concepts auxquels renvoient les mots “affirmer”, “décider”, “opiner”, “croire”, “tenir pour vrai”. Le jugement est ainsi approché par toute une série de termes qui ont un air de famille. Mais, pour cerner plus précisément cette composante qu’il serait, il faudra précisément que Bolzano ait recours au concept de proposition pris en un nouveau sens, par rapport auquel seulement pourra être rigoureusement délimité (je n’ai pas dit défini) le concept de jugement. En lui-même, celui-ci demeure indéfinissable, au sens où on ne peut en donner d’explication logique⁹: on est obligé de le recevoir comme un acte premier.

La nouveauté réside dans l’association au jugement de la proposition (*Satz*) prise cette fois en un sens objectif. C’est à ce niveau que se décide maintenant la délimitation de ce qui est un jugement dans la mesure exacte, remarquons-le, où le jugement (*Urteil*) est toujours considéré comme un juger (*Urteilen*) – c’est donc bien l’acte de jugement qui est ici mis en rapport constitutif (relation interne) avec un contenu propositionnel.

Tout jugement est en effet désormais dit contenir une proposition¹⁰ (Bolzano (1837), § 34, 3), Bd. I, p. 154), proposition qui peut être conforme ou non à la vérité (*der Wahrheit gemäß oder nicht gemäß*), et qui jouera donc dans l’analyse bolzanienne exactement le rôle du porteur de la valeur de vérité (*truth-bearer*). Si la proposition est conforme à la vérité, le jugement sera dit, suivant une terminologie qui sera privilégiée aussi par Brentano, correct (*richtig*). Sinon, incorrect (*unrichtig*).

Une première opposition entre jugement et proposition passe par le fait que le jugement, en tant, rappelons-le encore une fois, qu’acte

⁹ D’où l’échec des tentatives d’explication classiques répertoriées au § 35 de la *Wissenschaftslehre*.

¹⁰ Nous suivons ici linéairement l’analyse de ce 3) du § 34.

de juger, est un *existant* : il a l'existence (*Dasein*), là où, comme on le verra, la proposition ne l'a pas. Cette existence qui est celle du jugement doit toutefois être spécifiée, pour employer une terminologie ultérieure qui serait celle de l'école de Brentano, comme *dépendante* : "le jugement n'a pas son existence pour soi, mais seulement dans l'esprit (*in dem Gemüte*) d'un certain être, être qui est, pour cette raison même, nommé *le jugeant (das Urteilende)*". La similarité avec certaines analyses du dernier Brentano est assez importante pour être notée. Elle n'efface pas ce qui sépare Bolzano (et Husserl le suivant) de Brentano, à savoir la référence à la proposition comme contenu ("sémantique") du jugement.

En même temps, Bolzano partage aussi avec Brentano quelque chose qu'on retrouvera chez Husserl comme un héritage commun, à savoir la conscience de la *spécificité du type d'acte* que serait le jugement – ce que Husserl appellera "théorie idiogénétique" du jugement, par opposition à toute théorie qui dériverait génétiquement le jugement de la représentation (en en faisant, par exemple, une représentation composée). Si le jugement, pour Bolzano, ne se détache et ne se constitue en effet qu'en rapport avec une proposition (il *comprend* nécessairement une telle proposition, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit son "objet", comme ce serait le cas dans un platonisme propositionnaliste), il faut faire une "différence essentielle entre le véritable *juger* et le simple *penser* ou *représenter* d'une proposition". Je peux par exemple me donner en pensée (*mir denken*) la proposition selon laquelle il y a des peuples de nains, mais je ne fais que penser cela (*ich denke dies bloß*), je ne le pose pas affirmativement, je ne le juge pas. On retrouvera cette différence entre le juger et le simple penser ou la simple représentation (*bloße Vorstellung*) chez Husserl comme un thème central de sa logique. On remarquera ici que la "simple" représentation peut être celle d'une proposition comme d'une représentation simple – la proposition se voit alors précisément désarmée en tant que jugement, et cette situation creuse un écart phénoménologique entre proposition et jugement, permettant de distinguer l'une de l'autre.

Par contraste avec ce contenu propositionnel, qui peut être “seulement représenté” (*bloß vorgestellt*) et ne représente donc pas nécessairement le contenu d’un jugement, le juger apparaît comme une action de notre esprit (*eine Handlung eines Geistes*). Suivant une analyse là encore proche de celle que Brentano effectuera, cet acte suppose, selon une formule de Kevin Mulligan¹¹, une complexité d’épisodes – ce qui ne contredit nullement la *spécificité* de la prestation qui est la sienne, son originarité. Il “suit la pure et simple *considération* (*Betrachten*) préalable de représentations, et en est dépendant (*abhängig*).” (Bolzano (1837), § 34, Bd. I, p. 155). En termes brentaniens, on dira que tout juger suppose un représenter, qui en est le support. Cette thèse sera encore chez Husserl au centre de la *V^e Recherche Logique*, qui pose aussi le primat des actes objectivants donc, en un sens certes modifié, comme on le verra, de la représentation. Evidemment, les divergences porteraient ici sur la nature du contenu représenté – et même ne serait-ce que sur la nature de contenu, et non seulement d’acte – de la représentation. De ce point de vue, Husserl est du côté de Bolzano (contre Brentano), et la critique et réinterprétation qu’il fait dans la *V^e Recherche* de la thèse brentanienne du primat de la représentation serait inintelligible sans l’introduction du concept bolzanien de proposition en soi.

La grande innovation de Bolzano dans l’analyse du jugement tient à la ligne de démarcation, pour la première fois fermement tracée, entre un jugement et “une proposition simplement pensée”. La différence ne réside plus alors dans le fait que l’un soit énoncé et l’autre non (ce qui du reste inverserait la terminologie de 1810), mais à une dimension modale au sens large du terme que Bolzano, comme Husserl le fera en lui emboitant le pas, intègre alors. Bolzano ne reconnaît par exemple pas pour un jugement ce que certains logiciens nomment

¹¹ Cf. Mulligan (1989), qui, du reste, marque bien la différence entre la théorie du jugement de Husserl-Frege et celle de Brentano-Marty. Manque seulement alors la référence à Bolzano.

“jugement problématique”. C’est, selon lui une “simple proposition pensée”, ou, plus explicitement la “simple représentation d’une proposition, à laquelle celui qui a cette représentation ne donne pas encore son accord” (Bolzano (1837), p. 158). On n’est pas loin ici du sens husserlien de la positionalité du jugement. On remarquera que Bolzano utilise les termes exactement à rebours de l’emploi kantien¹², Kant tendant à partir d’un certain moment (dans les cours de *Logique*, non dans la *Critique*) à réserver la notion de *Satz*, selon une connotation qui lui est traditionnellement attachée en allemand, à un énoncé ou tout au moins un acte mental de type positionnel, et donc un jugement de type assertorique – par opposition au jugement problématique qui, précisément, ne mérite pas selon lui d’être qualifié de *Satz*. Ce déplacement¹³ attire notre attention sur un point très important: le caractère non nécessairement positionnel du *Satz* bolzanien, qui l’éloigne d’un certain sens traditionnel de la proposition comme position, au profit d’un nouveau sens, purement sémantique, de la notion de proposition¹⁴.

A partir du clivage qui est instauré alors entre le jugement comme acte et la proposition comme contenu, se profile une conception somme toute assez Brentanienne *dans sa forme* du jugement. Il serait tentant d’interpréter celui-ci en terme de reconnaissance (*Anerkennung*: Bolzano emploie d’ailleurs le terme) et de rejet (*Verwerfung*), comme le fera Brentano, ou tout au moins d’affirmation (*Bejahung*) et de négation (*Verneinung*). Bolzano souligne toutefois le

¹² On trouverait une inversion similaire chez le premier Frege, dans la *Begriffsschrift* (1879), §§ 2-4.

¹³ Relevé par Bolzano au § 22, 4) de la *Wissenschaftslehre*, Bd. I, p. 89. Bolzano conteste du reste non seulement la terminologie, mais la thèse kantienne, car, remarque-t-il avec beaucoup de bon sens, le jugement problématique pose (*setzt*) bien quelque chose, précisément sur un mode problématique.

¹⁴ Cet écart est explicitement marqué par la *Wissenschaftslehre* au § 19, Bd. I, p. 77.

caractère faiblement explicatif d'une telle interprétation: expliquer le jugement par l'affirmation ou la négation, ce n'est faire rien d'autre qu'en préciser les espèces, sans avancer d'un pouce dans sa compréhension. La nature du jugement, si l'on voit bien ses *effets* (poser ou rejeter une proposition), demeure au fond énigmatique.

Le point sur lequel la tradition brentanienne orthodoxe (Brentano et Marty) se dissocie fermement de Bolzano est celui, évidemment central, du caractère propositionnel du "contenu" qui est alors affirmé ou rejeté. Brentano s'est toujours opposé à ce qu'il tient pour le mythe platonisant de la proposition en soi, et cette hostilité n'a fait que se renforcer avec son tournant réiste, qui ne fait que contresigner le fait que pour lui un jugement porte sur des choses (entendez des choses individuelles concrètes), et non des états de choses, et à plus forte raison certainement pas sur une proposition. On peut considérer que le conflit avec Husserl après 1900 tourne largement autour de cette question, Brentano condamnant ce qu'il considère à juste titre comme une conversion au bolzanisme de Husserl.

Pour Brentano, à la base, le jugement est affirmation ou rejet *d'une représentation*. Il contesterait avec la plus grande fermeté qu'une telle représentation puisse elle-même être une proposition. Il n'a, de son point de vue, psychologique et nominaliste, pas besoin d'une telle entité pour rendre compte du jugement comme prestation mentale, acte de juger descriptivement défini.

Or le point de vue de ses adversaires (Bolzano et Husserl) est qu'en un sens, s'il est pertinent d'analyser le jugement en termes d'affirmation ou de négation, ou plutôt de positionalité d'ailleurs (chez Husserl), ce qui y est posé est *toujours* une proposition, et non simplement une représentation. C'est requis par l'idéalité logique du jugement, qui suppose qu'il ait un sens – et une valeur de vérité – indépendant de l'occurrence singulière, et relative, de son juger. L'analyse du jugement abandonne alors le terrain de la théorie de la

connaissance classique, qui est celui de la psychologie, pour prendre un tour résolument sémantique.

C'est déjà cette thèse que l'on trouve au cœur de l'introduction par la *Wissenschaftslehre* de ce concept si disputé qui est celui de la "proposition en soi", où la proposition se voit définie, dans une circularité dès lors inévitable, en référence au jugement, comme sa teneur sémantique.

Dans le fameux § 19 de la *Wissenschaftslehre*, Bolzano part de ce qu'il appelle "proposition énoncée ou exprimée par des mots". Le concept de proposition doit ici être pris au sens le plus large de l'énoncé apophantique¹⁵, celui qui énonce ou "affirme" quelque chose (il peut être négatif, cela ne l'empêche pas d'asserter) et qui est par là-même nécessairement vrai ou faux, porteur d'une valeur de vérité. Un tel critère permet au premier chef d'exclure les éléments de sens infra-propositionnels, qui ne peuvent encore être vrais ou faux. Parallèlement aux propositions énoncées, on peut aussi prendre en compte l'existence de propositions pensées, enchaînements de représentations mentales qui constitueraient en eux-mêmes des unités de sens susceptibles d'être vraies ou fausses, au niveau d'une sorte d'*oratio mentalis*. Mais Bolzano remarque que, dans un cas comme dans l'autre, on semble par

¹⁵ La référence au *logos apophantikos* des Grecs est explicite au § 21, 1), Bd. I, p. 83. Il faut tout de même remarquer (ce n'est évidemment pas un détail), que Bolzano n'admet pourtant pas l'usage aristotélicien (limitatif) de cette notion, qui oppose *logos apophantikos* et non apophantique: pour lui, contrairement à l'analyse du début du *De interpretatione*, la prière, par exemple, conserve bien un caractère propositionnel, dans la mesure où elle énonce bien quelque chose: notre désir, et peut, comme telle, être vraie ou fausse. Cf. Bolzano ((1837), § 22, Bd. I, pp. 87-88). On remarquera que cette analyse se rapproche de celle de saint Augustin dans le *De Magistro*. Les difficultés de ce propositionnalisme généralisé sont sous-jacentes au chapitre III de la *I^e Recherche Logique* (cf. notre commentaire "bolzanien" (1999a)) comme aux considérations terminales (sur l'universalité ou non de la classe des "actes objectivants") de la *VI^e Recherche Logique*.

là-même distinguer la proposition elle-même, comme contenu, du niveau de son énonciation ou de sa manifestation mentale (de sa pensée). Ce qui est en question au niveau de la proposition est précisément *ce dont on peut demander si quelqu'un l'a dit ou non, l'a pensé ou non*. C'est précisément ce que Bolzano appellera "proposition en soi". Husserl se tiendra au plus près de ces analyses aux §§ 30-31 de la *I^e Recherche Logique*.

Bolzano donne la définition suivante: "par proposition en soi, j'entends un énoncé (*Aussage*) quelconque, selon lequel (*dafs*) quelque chose est ou n'est pas". Telle quelle, cette définition peut être équivoque et il faut préciser immédiatement que la notion d'énoncé ne renvoie ici qu'au caractère énonciatif (c'est-à-dire apophantique) de la proposition, et non à la réalité extérieure (ou mentale) de l'énoncé. Le point important qu'on remarquera c'est que le contenu propositionnel ainsi défini peut, comme ce sera le cas chez Husserl¹⁶, intégrer la négation, qui a donc aussi une valeur sémantique, et n'est donc pas une simple force extérieure à la proposition – autrement dit, il n'y a pas que la négation qui se situe au niveau du jugement en tant qu'acte de juger, même si Bolzano met aussi précisément l'accent sur celle-ci comme seule authentique négation (puisque celle qui se place au même niveau que l'affirmation). Une proposition peut nier un être ou un état de choses comme elle peut l'affirmer. Dans un cas comme dans l'autre, elle dit (*aussagt*) quelque chose, que ce contenu soit négatif ou affirmatif. Reste par après – mais c'est un autre niveau logique, qu'il est de la proposition (affirmative ou négative) de pouvoir être affirmée ou niée: c'est le fait du jugement, dans son extériorité à la proposition (cf. Bolzano (1837), § 23, 3) et 4), Bd. I., pp. 94-5).

¹⁶ Cf. RL VI, § 39, tr. fr. T. III, p. 156: "les différences entre *est* et *n'est pas* sont des différences de la matière intentionnelle", et le bon développement de Kevin Mulligan sur la négation dans l'article cité, Mulligan (1989), p. 124-126. Nous allons revenir sur le concept de "matière".

L'équivocité apparente de la caractérisation de la proposition comme énoncé (*Aussage*) est tout de suite corrigée dans le texte de Bolzano par toute une série de réserves qui font l'intérêt du concept de proposition en soi, mais aussi sa difficulté. Peu importe, précise Bolzano, que l'énoncé en question soit vrai ou faux. Peu importe surtout qu'il soit saisi (*gefaßt* : de façon significative, Frege emploiera le même mot) par quelqu'un dans des mots ou non, ou même qu'il soit pensé dans un esprit ou non. Cette objectivité sémantique, détachée de sa profération comme de son inscription mentale même, est alors étayée, de façon hautement symbolique, par son inscription dans l'entendement de Dieu. Toutes les propositions, vraies ou fausses, sont des jugements dans l'entendement de Dieu. Ou tout au moins, si elles sont vraies, elles y apparaissent comme jugements, si elles sont fausses comme *objets* de jugements (comme "propositions simplement représentées", *sur* lesquelles porte alors le jugement divin, qui les dénonce comme fausses et invalide par là les objets qui y sont déterminés) (cf. *Op. cit.*, § 34, Bd. I, p. 155). Il est certain que pour Bolzano cette référence ne donne aucune "existence" aux propositions en soi ; mais il est significatif que l'entendement divin soit ici convoqué comme réceptacle idéal de l'objectivité sémantique.

L'objectif est clair, et il est avoué au § 20: il s'agit de ménager les conditions d'un porteur de la vérité objectif, afin de soustraire les vérités comme "vérités en soi" aux intermittences de la subjectivité connaissante, qui y a accès ou non. "Pour peu que l'on m'accorde qu'il est nécessaire en logique, et utile, de parler de vérités en soi, et en particulier des connexions qu'il y a entre elles, en faisant abstraction de ce qu'elles soient connues ou non de quelqu'un; alors on ne mettra pas non plus en doute qu'il faut recevoir en logique le concept de *propositions en soi*." (Bolzano (1837), § 20, 1), p. 81) Le sort des vérités en soi et celui des propositions en soi sont liés, puisque les premières constituent une sous-classe des secondes. Mais il est précisément très remarquable que la défense des premières requière ce concept plus

large qui est celui des propositions en général comme ce qui *peut* être vrai – mais ne l'est pas nécessairement.

Dans l'introduction de la *Größenlehre*, Bolzano sautera le pas qui consiste à identifier la proposition prise en ce sens et ce qu'on nomme habituellement le *sens* d'un énoncé :

On comprendra ce que j'entends par propositions, si je remarque que j'appelle *proposition en soi* ou *proposition objective* non pas ce que les grammairiens nomment *Satz* [on serait tenté de traduire ici par "phrase", suivant cette ambiguïté inhérente à l'allemand *Satz*], mais le simple sens (*Sinn*) de cette expression, qui doit toujours être de deux choses l'une, vrai ou faux (Bolzano (1981), p. 24).

Mais quel est alors le rapport de cette dimension de l'énoncé qui s'identifie peu ou prou au *Gedanke* frégéen avec ce qui a été présenté comme le jugement ?

Ce rapport, déjà mentionné au § 19 (cf. Bolzano (1837), § 19a), Bd. I, p. 78) est posé au § 34, où il est présenté comme un élément définitionnel du jugement: "tout jugement *contient une proposition*, qui soit est conforme à la vérité, soit ne l'est pas". Cette idée de l'inclusion d'une proposition dans tout jugement constitue un fil conducteur. Quelle est la nature exacte de cette inclusion ?

Le tome III de la *Wissenschaftslehre*, doctrine de la connaissance (*Erkenntnislehre*) à proprement parler, dans son retour inévitable sur la notion de jugement, sera amené à la préciser. En fait, de façon significative – on n'est pas loin de cette application de la formule générale de la corrélation noético-noématique au cas particulier du jugement que Husserl fait dans les *Ideen I* – Bolzano étend ici aux propositions un modèle conquis sur le terrain de l'analyse des éléments infra-propositionnels de la proposition, à savoir ce qu'il appelle "représentations". Au § 48 de la *Wissenschaftslehre* (donc *après* l'exposé consacré aux propositions en soi), Bolzano a introduit le concept de représentation en soi. Il a, à ce niveau, de façon parallèle à ce qui se

passait pour les propositions, distingué l'en soi de la représentation et la représentation pensée, ou "eue" (*gehabte Vorstellung*) dans son inscription mentale. Ce qui a une certaine pertinence en ce qui concerne les propositions – celle liée à ce que nous nommerons l'objectivité du langage – pourrait bien être plus difficile à établir et à penser en ce qui concerne les représentations¹⁷. Mais cela attire notre attention sur la spécificité de la grammaire de la notion de représentation chez Bolzano, qui, au moins dans le cas de la représentation en soi, n'a pas de valeur spécialement psychologique, et doit être détachée de telles connotations, mais une valeur purement sémantique: celle d'élément d'une chaîne pourvue de signification – celle que constitue la proposition¹⁸. L'analyse préalable du niveau propositionnel prête ici sa force d'abstraction et d'arrachement à la sphère mentale à l'étude du niveau infra-propositionnel. Mais cette étude donne quelque chose en retour, qui va désormais être intégré aussi bien à l'analyse de la proposition. En effet, l'avantage du niveau représentationnel est, du fait même des connotations psychologiques de la notion de représentation (et de l'existence avérée de "représentations psychiques"), de présenter une tension plus constitutive, et immédiatement tangible, entre le subjectif et l'objectif. Aussi est-ce sur ce terrain – celui de la représentation – que Bolzano parvient à l'idée suivante: l'entité en soi constitue ce qu'il appelle la matière (*Stoff*) logique de l'entité subjective, ou en tout cas réelle, effective, correspondante. A chaque représentation subjective appartient une représentation objective ou en

¹⁷ Nous avons exploré ces difficultés en ce qui concerne ce type de représentations que sont les intuitions au chapitre VI de notre livre *L'a priori conceptuel: Bolzano, Husserl, Schlick* (1999). Cf. aussi la première partie du livre de Mark Textor (1996), qui constitue aujourd'hui la meilleure introduction qui soit à la théorie bolzaniennne de la proposition.

¹⁸ Cf. Bolzano (1837), § 48, 2), Bd. I, p. 216: est représentation tout "ce qui peut figurer comme composante dans une proposition, mais ne constitue pas encore à soi seul une proposition".

soi, “ce par quoi j’entends un quelque chose à ne pas rechercher dans le domaine de la réalité effective, et qui constitue la *matière* (*Stoff*) prochaine et immédiate de la représentation subjective” (Bolzano (1837), § 48, 3), Bd. I, p. 217). On nomme du reste semblables (*gleich*) les représentations subjectives qui ont même matière.

C’est ce schéma, qui objective une certaine teneur sémantique de la représentation, et ce faisant explique le fait que plusieurs pensées (subjectives) peuvent se manifester à nous, dans notre for intérieur comme dans la discussion, comme ayant le même contenu (objectif), qui est au § 291 transféré au niveau de la proposition. Le jugement sera dit avoir pour matière (*Stoff*) une proposition¹⁹. Corrélativement, comme pour les représentations, on pourra définir une similitude (*Gleichheit*) des jugements, qui ne réside dans rien d’autre que dans le fait d’avoir la même proposition pour matière (Bolzano (1837), § 292, 1), Bd. III, p. 112). Dans sa présentation du concept de matière, introduit à propos des représentations, Bolzano insiste sur le fait qu’il importe de ne pas confondre la matière en question et l’objet de la représentation (cf. Op. cit., § 48, 1), Bd. I, pp. 218-19), anticipant d’une façon si résolue la tripartition acte-contenu-objet de la représentation qu’il pourrait sur ce point mettre d’accord bien malgré eux ceux qui se disputent sur la question de savoir s’il faut la faire remonter à Husserl, Frege, Twardowski ou Höfler-Meinong²⁰.

De ce point de vue même, il y a là quelque chose d’extraordinairement proche de Husserl et qui a exercé sur lui une influence décisive. Cette notion de matière logique se retrouve d’abord, à un

¹⁹ *Wissenschaftslehre*, § 291, Bd. III, p. 108. Cf. déjà § 22, 4), Bd. I, p. 90, où la thèse n’est toutefois qu’introduite qu’en passant.

²⁰ A ce détail près, qui bien sûr n’en est pas un, desdites “représentations sans objets”, qui constituent, comme l’a bien compris Twardowski, une limitation tout à fait essentielle au schéma du point de vue de Bolzano. Mais il y aurait aussi beaucoup à dire sur ce point quant à la théorie frégréenne de l’usage (non référentiel) du sens en contexte fictionnel.

premier niveau, dans celle de la *Materie* de l'acte (par opposition à l'*Aktqualität*) telle qu'elle est au centre de la *V^e Recherche*. La différence obvie est que la *Materie* husserlienne est indifférente à toute une série de variations modales auxquelles le *Stoff* bolzanien ne l'est pas, cela du fait même de l'écrasement des modalités sur le plan de la proposition qui est caractéristique de la pensée de Bolzano. La différence est donc que des énoncés tels que "Dieu existe" et "Dieu existe-t-il ?" sont de même matière (*Materie*) pour Husserl, alors qu'ils n'ont pas même *Stoff* du point de vue bolzanien²¹, puisqu'ils n'ont pas le même sens, à partir du moment où on traite l'un et l'autre comme des propositions (comme ne le fait pas Husserl) et donc leur différence comme une différence de sens précisément: ils ne *veulent pas dire* la même chose. C'est que le propositionalisme de Husserl est beaucoup moins absolu que celui de Bolzano, dans la part qu'il fait à la réalité – et à la radicalité – des actes non-objectivants. Les limites mises explicitement par Husserl à sa sémantique au moins dans le texte des *Recherches* iraient plutôt, d'une façon finalement assez proche de Frege (dont on oublie trop souvent qu'il est, en cela, le grand-père d'Austin) dans le sens d'une théorie des diverses "forces" du discours. Dans les dernières pages des *Recherches*, Husserl affirmera néanmoins, même par rapport à ces questions, sa fidélité au point de vue bolzanien, donc à une entente, à un certain niveau au moins (celui de ce qu'il appelle "expression" au sens strict) de tous les énoncés comme des énoncés descriptifs²².

Reste de toute façon l'évidence, au cœur de la *V^e Recherche* – celle, essentielle, consacrée à la structure de l'intentionnalité –, et qui ne fera que s'accroître avec les cours sur la théorie de la connaissance de 1906-1907, 1910-1911 et 1917, de ce qu'on pourrait appeler un dépassement bolzanien de la théorie brentanienne du jugement. L'indif-

²¹ De ce point de vue, l'analyse de Husserl serait en un sens plus proche de celle développée par Frege au début du texte de 1918-1919 "La négation".

²² Cf. notre essai "Non-Objectifying Acts in the *Logical Investigations*", à paraître.

férence de la matière aux diverses variations modales de l'acte est bien celle d'un contenu sémantique objectif qui définit, dans le cas du jugement, la teneur même du jugement, le jugé comme tel, au sens où celui-ci pourrait faire l'objet d'une représentation, et où il y apparaîtrait alors comme il est jugé. Mais la chose ou l'état de choses n'ont pas besoin d'être effectivement représentés pour être jugés. De ce point de vue, Husserl se dissocie en un sens de la thèse bolzanienne comme brentanienne qui voudrait que le jugement soit un processus à épisodes. Dans le jugement, il y a référence directe à l'objet sur lequel il est jugé, au moyen de l'acte même de juger (c'est précisément ce qui en fait un "acte", un vécu intentionnel, au même titre que le serait une représentation). Une telle référence n'a pas besoin de la médiation d'une représentation : elle passe alors directement par le jugement. Mais c'est que le jugement partage avec la représentation ce qui en fait précisément un vécu intentionnel, à savoir cette "teneur" qui est aussi le lieu de la référence objective, ce en vertu de quoi celle-ci se détermine, et qu'il appelle "matière" intentionnelle. Cette matière est un élément objectif, qui peut être soustrait à la particularité de tel ou tel acte de jugement qui le supporterait. A ce niveau, on retrouve quelque chose comme la proposition en soi bolzanienne.

En dehors de la question, fondamentale, de la délimitation de la sphère du propositionnel, que Bolzano tend à universaliser, il y a pourtant des divergences. Celles-ci tiennent d'abord à la signification de la "matière" chez Husserl, qui est, au delà du préalable supposé d'une "représentation", d'introduire l'idée d'une pluralité de types d'"actes objectivants" (jugements *et* représentations) qui ont ceci en commun de comprendre un moment d'objectivation, gardien de la référence, la *matière* qui leur est commune précisément. Ce caractère de référentialité associé au concept de matière creuse un écart par rapport à Bolzano. En effet, comme on le sait, une des thèses majeures de sa pensée est l'existence de "représentations sans objet", qui non seulement n'ont pas d'objet réel, mais, de son point de vue, ne témoignent, pas plus que la

représentation en général (qui, ne l'oublions pas, n'est jamais qu'un élément sémantique infra-propositionnel), d'orientation intentionnelle vers un objet. De ce point de vue, Husserl est évidemment beaucoup plus proche de son maître Brentano, dans sa fidélité à la thèse fondamentale du caractère intentionnel des actes psychiques, que de Bolzano. Le résultat en est que, pour Husserl, contrairement au sentiment que pourraient donner certains textes accentuant la dimension propositionnelle du jugement, c'est bien sur l'objet (ce dont il est jugé) que porte le poids du jugement, comme prise de position par rapport à lui, et non sur le contenu propositionnel du jugement lui-même (le "jugé"), qui est ce au moyen de quoi on prend position, et non ce sur quoi on prend position. Un jugement porte toujours sur des objets, existants ou non du reste (il peut proclamer leur inexistence). C'est ce qui explique, dans le tome XXX, la critique adressée à la théorie bolzanienne du jugement d'existence comme jugement portant sur une représentation et non sur un objet, théorie dont Husserl est pourtant à plus d'un titre très proche²³. La position de Bolzano sur le jugement en général est loin d'être claire. Tout jugement *contient* une proposition (*Satz*). Mais dans la mesure où c'est à elle qu'il donne de la force ou qu'il en retire, suivant qu'il l'affirme ou la nie, n'est-ce pas aussi bien *sur* elle qu'il porte ? Certains textes pourraient en donner le sentiment, et en tout cas, la dimension de l'objet n'est certainement pas mise ici en avant – même si raisonner sur les représentations, c'est raisonner indirectement sur les objets, *au cas où elles en ont*, et raisonner sur les propositions, c'est raisonner sur ce qu'elles disent des objets, *au cas où il y en a qui sont tels qu'elles les disent*, comme l'aperçoit bien Bolzano dans ce qu'on peut tenir pour une anticipation de la sémantique tarskienne. La question est de savoir s'il y a un modèle ou non pour le système de propositions que constitue notre théorie.

²³ Cf. *Husserliana* XXX, Husserl (1996), § 40 f), et notre analyse dans "Qu'est-ce qu'un jugement?" (1998a, p. 188sq.).

De façon concomitante, on retrouve chez Bolzano en un sens la difficulté de la théorie de Brentano, mais déplacée, à un autre niveau, et on pourrait dire, de ce point de vue, que le Husserl de 1901 se tient à égale distance de Bolzano et de Brentano, en les récusant l'un et l'autre. Il n'est pas vrai, comme le croit Brentano, que tout acte de jugement soit un acte fondé, qui inclue et présuppose un acte de représentation en tant qu'acte (un représenter), dans une sorte de renvoi, de relation interne d'un acte à un autre. Le jugement est un acte non seulement spécifique, comme le croyait Brentano, mais aussi autonome, comme il ne le croyait pas, capable de définir et de contenir par lui-même sa propre teneur – teneur “matérielle” qui certes *pourrait* par ailleurs aussi être celle d'une représentation, dans la mesure où elle est “objective”. Mais *il n'est pas vrai non plus que cette teneur soit elle-même une représentation*. Pas plus que d'un représenter nous n'avons ici besoin d'une représentation. Or c'est ce vers quoi nous conduirait une certaine interprétation de la position de Bolzano, suggérée notamment par le traitement qu'il réserve au cas des propositions fausses²⁴. Celles-ci, dans un jugement correct à leur endroit (tel que celui que porterait Dieu en tant qu'entendement omniscient), apparaissent comme *représentations* – d'objets sur lesquels on porte alors un jugement (par exemple d'existence), ajoute certes immédiatement Bolzano, pris subitement par l'intentionnalité comme par un remords (Bolzano (1837), § 34, Bd. I, p. 155). De là à dire que le jugement a alors pour objet (et non seulement pour contenu – l'a-t-il d'ailleurs encore pour contenu ? l'analyse de Bolzano tendrait à le nier), la proposition elle-même, en tant que “proposition simplement représentée”, dont il articule l'invalidité, il n'y a qu'un pas. Pas que Husserl quant à lui se refusera obstinément à franchir. C'est ce refus qui s'énonce très clairement dans la nécessité de distinguer le concept de “matière”, qui n'est rien d'autre que la teneur

²⁴ Ou encore au jugement d'existence comme jugement d'effectivité: cf. Bolzano (1837), § 142, Bd. II, pp. 64-66.

et le support objectivant de l'acte, et celui de "représentation", qui renvoie à une classe particulière d'acte – et à une qualité déterminée de l'acte. C'est cette distinction anti-bolzanienne qui est au cœur de la difficile discussion du concept de matière telle qu'elle se déploie au cœur de la *V^e Recherche Logique*. Husserl n'est pas alors prêt à payer au même prix que Bolzano (la perte de l'objet) l'objectivité sémantique du jugement, et il ne sera en un sens jamais prêt à le faire. Il n'y a pas de phénoménologie sans intentionnalité.

Et pourtant l'approfondissement du versant sémantique de l'intentionnalité, notamment dans les leçons de 1908 sur la théorie de la signification, devait conduire Husserl à se rapprocher sensiblement de la position bolzanienne. Mais pour cela, il fallait d'autres concepts, qui rendent compatibles une analyse intentionaliste avec la conception bolzanienne, en faisant en quelque sorte *rentrer dans la proposition l'objet tel qu'il est dit* – ce qui modifie évidemment en retour le sens même de la "proposition" bolzanienne. A cela l'*als was* de la visée de l'objet – ce qui depuis le début avait constitué la teneur du concept de "matière" – ne suffisait plus, mais il fallait le transformer en *als was gesagt* ou plus précisément *als was geurteilt* de l'objet lui-même, intégrant ainsi l'objet, suivant une problématique caractéristique du tournant transcendantal à la teneur sémantique de ce qui est dit, ou, de façon plus générale, de la visée elle-même.

C'est le mouvement qui devait conduire Husserl d'une considération de la matière du jugement (*das Beurteilte*) à la prise en compte du jugé (*das Geurteilte*) comme phénomène global, et à la détermination duquel, *en tant que sens*, est intégré le fait qu'il est jugé, fait en un sens parfaitement objectivable et de fait objectivé en lui. Ici la sémantique bolzanienne intègre et absorbe en elle d'une certaine façon le niveau exploré si profondément par la psychologie Brentanienne, à savoir celui de l'acte même, en tant que celui-ci, suivant un pas de plus accompli par Husserl, serait censé être prestataire d'objet.

C'est le sens du très important § 94 des *Ideen*, sur la notion de jugement, où s'accomplit la bolzanisation de la pensée de Husserl, ou plutôt, comme on voudra, la *récupération* de Bolzano par le brentanien que demeure, envers et contre tout, Husserl, dans les termes nouveaux qui sont ceux de l'idéalisme transcendantal.

C'est en effet ici, une fois dépassé le caractère trop restrictif du concept de "matière" (tout en conservant sa charge positive de référence à l'objet) qu'on retrouve réellement la "proposition en soi" bolzanienne, comme ce que les leçons de 1906-1907 avaient appelé la "proposition logique", qui est "le sens du jugement".

Le sens du jugement, ce n'est en effet pas seulement sa matière, qui pourrait lui être commune avec une représentation. C'est bien plutôt lui-même en tant qu'il *pourrait faire aussi l'objet d'une représentation* – qu'il pourrait être hypostasié dans sa "contrepartie" comme une "proposition simplement représentée", ce qu'il y a à représenter de tel ou tel jugement si je suspends sa modalité positionnelle comme jugement. Husserl l'a dit dans les leçons de 1906-1907: il serait bien d'accord avec Bolzano pour appeler cela – et cela seulement, non la seule "matière" du jugement – proposition²⁵. Le jugement doit être pris comme un tout, dans ce qu'on pourrait appeler l'intégralité de son acte, si l'on veut en extraire la proposition. C'est en ce sens que, pour Husserl, 'S existe' doit être essentiellement interprété comme 'il est vrai *que* S existe', et donc toujours comme une prise de position par rapport à une proposition et jamais par rapport à une simple "représentation"

²⁵ Comme on l'a vu, il est essentiel à la "proposition en soi" bolzanienne qu'elle puisse aussi bien constituer le contenu d'un jugement en tant que tel qu'être *simplement représentée*. Ce qu'ajouterait Husserl, et ce qui lui permet en 1906-1907 de se raccorder à Bolzano, c'est que ce qui est représenté alors, c'est le contenu d'un jugement *comme tel, en tant que jugé* (tout "désarmé" que soit le jugement, une fois suspendue sa positionalité et objectivé son contenu).

au sens ordinaire du terme²⁶. Un gouffre s'est maintenant creusé entre l'ordre du propositionnel et celui de la représentation – même si le “simple représenter” d'un contenu propositionnel est toujours possible : celui-ci ne cesse pas d'être propositionnel pour cela. Husserl, dépassant le schéma d'une médiation commune à la représentation et au jugement – ultime résidu de brentanisme – a donc alors pleinement assumé la nature strictement propositionnelle du jugement, en un sens quasiment frégéen. C'est ce dont les textes de 1906-1907 et de 1908 (cours sur la théorie de la signification), dans leurs accents très explicitement bolzaniens, portent la marque. Jamais le contenu du jugement, à savoir la proposition, ne se confondra avec la simple matière de la représentation. Cette matière qui est celle du jugement est elle-même propositionnellement formée (par là-même structurellement différente d'une matière non propositionnelle).

Mais subsiste alors le problème du rapport à l'objet, qui détermine aussi, du point de vue husserlien, la proposition. Toute proposition est proposition sur des objets, ou à propos d'objets, que ce soient des objets de la perception simple ou des objets complexes (des *Sachverhalte*). Comment intégrer cela au point de vue d'une objectivité sémantique qui isole et hypostasie le moment du sens (sous la figure de la proposition) dans l'analyse du jugement ?

La réponse de Husserl tient dans l'analyse intentionnelle de la signification, telle qu'elle est définitivement mise en place dans le cours de 1908. Comme on le sait, ce cours est le théâtre de l'introduction d'un double concept de la signification, qui vient redoubler celui des

²⁶ C'était déjà la thèse du § 28 de la *Recherche V*, mais cette thèse se voit approfondie et confirmée en référence au concept bolzanien de proposition – dépositaire et formatrice de l'état de choses au niveau sémantique – dans le cours de 1906-1907, dans le dépassement des équivoques du concept de matière intentionnelle, qui pourrait apparemment aussi être celle d'une représentation simple. Là où la question maintenant est celle de la “simple représentation” (*bloÙe Vorstellung*) d'une proposition en tant que telle.

Recherches Logiques (même si un tel dédoublement était perceptible déjà dans l’ambiguïté des §§ 30-31 de la *I^e Recherche Logique*). A un sens noétique de la signification, ancré dans les actes même du signifier selon un modèle qui est celui de l’idéal spécifique (des “espèces” de signification, prélevées sur les actes mêmes), il faut opposer un sens noématique, qui est celui de l’objet signifié comme tel – en tant que signifié, et suivant le *quale*, l’*als was*, qui lui est prescrit par le signifier –, dont l’identité se constitue sur le mode de l’idéal identique, qu’on serait tenté, pour des raisons que nous avons exposées ailleurs, de qualifier de syntaxique (cf. Benoist (1998)). Ce sens est en effet aussi essentiellement celui qui peut et doit rentrer dans la syntaxe d’un discours, et y être assigné comme ce à quoi le discours lui-même peut renvoyer comme point d’ancrage identique sur le mode de la référence indirecte, dans son propre jeu immanent. Il est le sens réitérable et mobilisable dans des enchaînements judicatifs, ce qu’on pourrait nommer, à partir de Bolzano, des systèmes déductifs. Or, par construction – en vertu de cette espèce d’écrasement du sens propositionnel bolzanien sur l’objet intentionnel brentanien, pour peu que celui-ci soit entendu dans le seul et originaire horizon du signifier, qui caractérise la pensée de Husserl à partir d’un certain moment²⁷ – cette dimension-là du sens n’est pas séparable d’un certain sens de l’objet: elle est le sens même de l’objet *en tant qu’il est signifié*. C’est ce que Husserl, dans les cours publiés au tome XXX des *Husserliana*, oppose en dernière instance à Bolzano: parler du sens, comme pourraient en donner l’impression les jugements, en tant qu’ils se définissent toujours comme une certaine prise de position par rapport à leur contenu qui est contenu propositionnel, c’est toujours parler des objets eux-mêmes, puisque ce sens n’est que sens d’objets, *l’objet visé lui-même sur le mode du signifier*, “sens noématique”. Le paradoxe est que c’est précisément à partir de

²⁷ Cf. l’Appendice VII des leçons de 1908, (Husserl (1995), p. 193), décisif, où cette fusion est opérée.

cet aménagement, en rien négligeable, de la théorie bolzanienne, qui consiste à réintroduire l'acte (ou plus précisément l'ombre portée de l'acte: son corrélat intentionnel) dans le sens, comme seul vecteur possible du rapport à l'objet qui constitue toujours aussi le sens, que devient possible l'ultime récupération de la théorie bolzanienne, dans la mesure où cette fois, du point de vue de la construction husserlienne, la proposition est bien faite adéquate au jugement et contient bien son sens plein, en tant qu'il est toujours du jugement de porter sur des objets et de les déterminer comme tels dans l'horizon du *Sachverhalt* qui est le sien et qu'il configure. A partir de là – c'est sans doute le point important pour Husserl – le jugement devient lui-même *un objet maîtrisable du point de vue théorique* (logique), objet possible de métathéorie et donc d'une *Wissenschaftslehre* en un sens renouvelé (qui n'est plus celui de Bolzano). Ce qui est ouvert, c'est l'espace d'une sémantique qui est *sémantique des théories comme telles*, c'est-à-dire qui les interroge et en pense la formalité en tant que celles-ci portent sur des objets.

C'est précisément cette dette et cet écart, cette identification ultime comme cette récupération qui s'expriment au § 94 des *Ideen*, où Husserl reprend les acquis majeurs de la théorie bolzanienne (sémantique) du jugement tout en marquant des distances.

L'erreur de Bolzano, selon Husserl, tient précisément à son incapacité à distinguer deux concepts de la signification – et, corrélativement, du “jugement en soi”. Il ne faut pas confondre un *concept noétique* de la proposition, comme ce qu'on pourrait extraire des actes judicatifs de même contenu comme essence associée, et le *concept noématique* de la même “proposition”, qui est le concept de ce qui est communément jugé (*das Geurteilte*) dans ces jugements, qui est toujours un certain objet pris dans le *quale* (et la forme) selon lequel il est jugé, l'objet *en tant que jugé*. Le problème de Bolzano, selon Husserl, est qu'il a bien en vue cette identité noématique qui est celle du jugé, du contenu de jugement (ce que Frege appellera “la pensée”), mais qu'il ne se donne, pour la penser, guère d'autre moyen que celui du contraste avec

la fugitivité des actes, continuant à définir essentiellement la proposition comme contenu d'un acte de juger. De ce point de vue, il reste très en deçà de toute objectivation de l'acte même et de toute appréhension du contenu en question comme mode de donnée (objectif) d'un objet, qui le qualifie comme tel ou tel dans l'horizon d'un certain acte.

Du point de vue du Husserl transcendantal, vers lequel nous conduisent ces considérations, cela signifiait avant tout la nécessité de corriger la logique bolzanienne par la prise en compte de la détermination des "contenus" logiques par les actes fondateurs d'une subjectivité qui, notamment, conditionnent leur orientation vers l'objet – c'est la thèse de l'intentionnalité. C'était certainement le sens premier de la déclaration du cours de 1906-1907 qui faisait de la théorie de la connaissance une véritable philosophie première (Husserl (1998), § 31, p. 211), en tant que point d'assignation de la corrélation logico-ontologique au postulat premier d'une subjectivité.

Mais le plus remarquable dans cette évolution, et ce qui retiendra toute l'attention du sectateur de la "philosophie autrichienne" et du premier Husserl que je veux, quant à moi, rester, c'est qu'elle n'était possible qu'au prix d'une invraisemblable conciliation, dans laquelle se condensait toute l'ironie de l'histoire: celle qui consistait à, après avoir critiqué Brentano par Bolzano, et choisi le second contre le premier (pour se débarrasser de l'aspect trop "psychologique" de son propos), réintroduire, sur le terrain même de l'analyse bolzanienne, un élément fondamental de brentanisme, qui est la référence à l'acte, faite constituante et inéliminable, part et détermination de l'objet même. Point de rapport à l'objet de type supérieur (judicatif), qui ne soit sémantiquement formé et qui ne s'assigne strictement dans le seul élément sémantique (celui de la proposition). Et cela, c'est du Bolzano. Point de sens qui ne soit traversé par l'acte, et dont la configuration, en tant que prestation d'objet, ne soit marquée par le type d'acte qui la constitue et seul lui délivre cette dimension de visée de l'objet. Et cela –

à la sémantique près – c’est du Brentano. La question alors posée était celle de savoir si une rebrentanisation de Bolzano était possible, sauf à payer le prix, qu’un penseur autrichien comme l’autre auraient refusé, de la réinstitution d’un sujet transcendantal.

Abstract: *In the Vth Logical Investigation, it is well-known that Husserl criticizes Brentano’s theory of judgement. His problem is of defining the truth-bearer to which the judgement gives a truth-value. Such a purpose leads him very near to Bolzano’s propositionalism. Then the phenomenological theory of judgement appears to be something as a compromise between Brentano’s act-psychology and a mere semantical point of view inherited from Bolzano. The question remains whether such a conciliation is possible without a transcendental turn.*

BIBLIOGRAPHIE

- BENOIST, Jocelyn. (1998). “L’identité d’un sens: Husserl, des espèces à la grammaire”, in Jocelyn Benoist, Robert Brisart, Jacques English, *Liminaires phénoménologiques*. (Bruxelles, Presses des Facultés Universitaires Saint-Louis), pp. 219-271.
- . (1998a). “Qu’est-ce qu’un jugement? Brentano, Frege, Husserl”, *Etudes Phénoménologiques* (Louvain-la Neuve), n° 27-28, pp. 169-192.
- . (1999). *L’apriori conceptuel. Bolzano, Husserl, Schlick*. (Paris, Vrin).
- . (1999a). “Même l’intuition a une grammaire: Husserl sur l’indexicalité”, in *Intentionnalité et langage*, (dir.) Félix Dupotail. (Rennes, Presses de l’Université de Rennes).
- . (forthcoming). “Non-Objectifying Acts in the *Logical Investigations*”.
- BEYER, C. (1996). *Von Bolzano zur Husserl. Eine Untersuchung über den Ursprung der Phänomenologischen Bedeutungslehre*. (Dordrecht, Kluwer).
- BOLZANO, B. (1810). *Beiträge zu einer begründeteren Darstellung der Mathematik*. (Prague).

- . (1837). *Wissenschaftslehre*. (Sulzbach).
- . (1831). *Von der Mathematischen Lebrart*. Hg. Von Jan Berg. (Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog).
- HUSSERL, E. (1950). *Idées directrices pour une phénoménologie*. Tr. Fr. Paul Ricoeur. (Paris, Gallimard).
- . (1994). *Recherches Logiques*, tome I (Paris, PUF).
- . (1995). *Sur la théorie de la signification*. Tr. Fr. Jacques English. (Paris, Vrin).
- . (1996). *Logik und Allgemeine Wissenschaftstheorie*. Hg von Ursula Panzer. (Dordrecht, Kluwer, Husserliana, Bd. XXX).
- . (1998). *Introduction à la logique et à la théorie de la connaissance*. Tr. Fr. Laurent Joumier. (Paris, Gallimard).
- . (1999). *Recherches Logiques*, tome II (Paris, PUF).
- KANT, I. (1989). *Logique*. Tr. Fr. Guillermit. (Paris, Vrin).
- MULLIGAN, K. (1989). “Judging: Their Parts and Counterparts”, *Topoi*, Supplément, pp. 117-148.
- PROUST, J. (1986). *Questions de forme*. (Paris, Fayard).
- TEXTOR, M. (1996). *Bolzanos Propositionalismus*. (Berlin, de Gruyter).